

HAUTE-LOIRE

Mathieu Madénian : «Côté humour, je suis très anglo-saxon»

L'humoriste déboule sur la scène de la Maison pour tous de Brives-Charensac, samedi, avec En État d'urgence.



■ « Kader Aoun assure la co-écriture, la mise en scène et la production de mon spectacle. Ça va faire dix ans qu'on travaille ensemble et qu'on s'amuse ». Ph. PASCALITO

Les organisateurs de cette soirée (l'association Fêtes et animations de Brives-Charensac) ont eu l'idée de vous faire venir après vous avoir vu au Festival du rire d'Yssingeaux en 2013. Quels souvenirs gardez-vous de ce passage en Haute-Loire ?

« Il existe encore ce festival (rires) ? Je plaisante, mais il faudra leur dire qu'ils auraient pu me faire venir avec mon deuxième spectacle, ils m'ont zappé (rires). Je me rappelle très bien de ce festival que j'avais trouvé très sympa. »

Ce nouveau spectacle est présenté comme un « monologue aux accents pagnolesques ». Le ton est-il très introspectif ?

« Oui, je parle beaucoup de moi, évidemment, mais le but du jeu, c'est que ça parle aux gens aussi. Il faut trouver un juste milieu. »

Vous avez souvent évoqué Jim Norton ou Jim Jefferies parmi les humoristes que vous appréciez... Le style « stand-up anglo-saxon » dans les ambiances de comedy clubs vous inspire-t-il particulièrement ?

« Pour l'humour, je suis très anglo-saxon. J'aime aussi les Anglais comme Ricky Gervais. Ces comiques sont des stars dans leurs pays en parlant de ce qui se passe chez eux à l'heure actuelle. Finalement, ce n'est pas la forme qui compte, c'est ce que tu racontes. Même avec une perruque, si tu dis des trucs pertinents et drôles, on t'écouterà. On s'en fout si c'est du stand-up ou pas. »

Existe-t-il quand même des humoristes français que vous aimez ?

« Bien sûr. Le seul-en-scène d'Albert Dupontel me faisait mourir de rire. J'adore des artistes comme Thomas VDB, Didier Super, GiedRé, Oldelaf... Mais j'avoue que les "stars du rire" ne me font pas particulièrement marrer. Je comprends tout à fait que leurs spectacles fassent marrer, mais ce n'est pas ma sensibilité. »

Le 21 octobre, vous allez jouer au Bataclan (*). C'était important de ramener le rire dans ces lieux ?

« Avec mon premier spectacle, j'ai fait cinq dates au Bataclan. Là, j'y retourne mais, attention, il faut rester à sa place. Je vais juste faire deux séances dans un lieu qui a connu un drame, donc ce n'est pas ça qui fera évoluer les choses. Néanmoins, pour moi, ça veut dire quelque chose de faire le spectacle ici. Personnellement, je n'ai rien changé : je vais toujours voir des feux d'artifice et boire des verres en terrasse. Et j'écris toujours dans Charlie Hebdo. »

Justement, vous aviez déclaré que le nom de ce spectacle (En État d'urgence) était « un clin d'œil à Charlie Hebdo »...

« C'est un clin d'œil à beaucoup de choses en fait. À l'urgence que j'avais à remonter sur scène après le premier one-man-show , notamment. J'ai aussi choisi ce nom pour dire que ce spectacle est ancré dans la société qui est en état d'urgence. On a tendance à l'oublier. Et, effectivement, par rapport à Charlie Hebdo et aux attentats en général, je trouvais ce nom cohérent. »

« J'aurais dû être dans les locaux de "Charlie Hebdo" ce matin-là. J'ai eu beaucoup de chance »

Ce 7 janvier 2015, vous auriez d'ailleurs dû vous trouver dans les locaux de l'hebdomadaire satirique...

« J'ai eu beaucoup de chance. C'était la première conférence de rédaction de l'année et je devais y passer. J'avais promis d'apporter un gâteau des Rois arménien avec un petit Charles Aznavour à l'intérieur. Mais ce jour-là, ma télé avait un problème. En fait, ma barre de son que j'avais achetée à Noël ne marchait pas et mon pote qui me l'avait vendue m'a dit : "J'arrive tout de suite". »

Vous avez appris les noms des premières personnes décédées alors que vous étiez sur le plateau de La Nouvelle édition sur Canal +. Repensez-vous tous les jours à cette tragique matinée ?

« C'est bizarre parce que je me souviens de ces moments-là comme si mon esprit avait essayé de les mettre à part. Étrangement, je suis incapable de raconter cette matinée. Mais, oui, j'y pense à chaque fois en allant au comedy club Le Paname Art Café, qui est au

14 rue de la Fontaine-au-Roi. Le numéro 3 de la même rue a été l'un des lieux où se sont déroulées les fusillades des terrasses quelques mois plus tard. En fait, je n'ai pas besoin d'être devant le Bataclan ou les locaux de Charlie Hebdo pour y repenser. »

En mars dernier, votre pastille humoristique (aujourd'hui sur W9) avec Thomas VDB, qui parlait de politique avant la présidentielle, avait été déprogrammée au dernier moment par Delphine Ernotte (présidente de France Télévisions). A-t-elle répondu favorablement à votre idée de la faire participer à l'un de vos prochains enregistrements ?

« Non, elle n'a pas encore répondu mais on va se débrouiller (rires). On lui en a voulu un petit peu parce que, sur le coup, cette déprogrammation nous a secoués. Aujourd'hui, c'est passé et la vie continue, d'autant qu'on a eu de la chance de tomber sur W9. Mais c'est vrai que ça nous ferait marrer de faire la dernière pastille avec elle et qu'elle ne soit pas victime de notre humour. Au contraire, on la ferait gagner dans notre sketch. »

Vous êtes né à Perpignan. Vous sentez-vous catalan ?

« Je ne vais pas dire que je suis avec le drapeau catalan tous les jours mais je me sens un peu catalan, comme je me sens un peu marseillais et arménien par mes diverses origines. »

Que pensez-vous de la crise en Catalogne ?

« C'est compliqué parce qu'il faut connaître l'histoire de l'Espagne pour bien comprendre l'histoire de la Catalogne. Moi je suis catalan du nord mais je vis à Paris, donc je ne suis peut-être pas le mieux placé pour donner mon avis, contrairement à ceux qui vivent là-bas. »

Propos recueillis par Fred Sauron

[*] L'interview a été réalisée avant cette date.
